

Zeitschrift: Journal suisse d'apiculture
Herausgeber: Société romande d'apiculture
Band: 87 (1990)
Heft: 12

Rubrik: En regardant des abeilles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



En regardant des abeilles

En regardant des abeilles, je pense quelquefois à ceci. Ont-elles changé depuis Homère ? Bâtissent-elles toujours leurs cellules dans le même style ? Leurs mœurs n'ont-elles pas varié ? Ont-elles toujours eu une reine ? Cette reine a-t-elle eu constamment le même pouvoir absolu ? N'a-t-elle pas dû, comme tant de monarques humains, se «constitutionaliser» à une certaine époque ?

Et la question sociale ? Où en est-elle chez les abeilles ? Quelles révolutions se sont produites ? Les mêmes individus ont-ils continué à faire les mêmes besognes sans éprouver le besoin d'améliorer leur situation ? N'est-il jamais survenu de querelles entre les employeurs et les employés ? Quelles conquêtes a-t-on signalées depuis les temps historiques ? Les abeilles travailleuses songent-elles à réclamer la loi des huit heures ?

Aspirent-elles toutes au pouvoir et à devenir reines tour à tour, quoique la nature les ait peu préparées à ces hautes fonctions ?

Non, sans doute. Les historiens des abeilles ne nous ont rien dit de cela.

Certes, il y a quelques divergences dans l'exposé qu'ils nous ont fait, au cours des siècles, sur les travaux, les mœurs, les façons de vivre de ces intéressantes ouvrières. Mais on croit généralement que ces descriptions contradictoires sont dues à l'ignorance des observateurs plutôt qu'à l'inconstance des observées.

Non, les abeilles n'ont pas changé, pas plus que les fourmis, pas plus que les castors. Toutes ces organisations merveilleuses d'animaux sont stables. Aucune politique ne les agite. Et le rossignol chante, de nos jours, comme il chantait du temps d'Orphée. Et le pinson construit son nid en 1922 comme il le construisait sous les pharaons.

L'homme est-il donc le seul être condamné à changer, à faire et à défaire, à brûler un jour ce qu'il adora la veille ?

Pourquoi ?

On serait tenté de croire à l'intervention de quelque dieu terrible. Ce dieu a peut-être dit à l'homme, après avoir examiné attentivement sa créature : « Je t'ai fait trop beau, trop intelligent et trop artiste. Tu arrives presque à m'égaler dans tes heures d'exaltation, et cela est une offense à notre majesté divine. Il importe de procéder à quelques retouches... Attends, mon petit !... »

Et le Créateur, repétrissant le cerveau de l'homme, y déposa une idée nouvelle, un germe malin, en vertu duquel cet homme ferait incessamment la guerre à son prochain, en vertu duquel les fils voudraient abolir les œuvres des pères, et par lequel la race humaine, sous prétexte d'améliorations successives, vivrait éternellement dans le provisoire, l'incohérent et l'inachevé... Et cette idée, nous l'avons appelée *Progrès*.

Mais qu'il est donc puéril, abeilles, de penser à des choses comme cela devant la moindre de vos ruches ! Philosopher est d'un frelon. Allons faire du miel !

Jean Rameau – Octobre 1922

Abeilles

J'aime les abeilles, et d'un amour vraiment désintéressé, car je n'aime guère le miel — ce dont elles ne pourraient se fâcher. Pourtant, dans mon enfance, elles m'ont fait payer de manière cuisante une curiosité née de ma sympathie pour elles. J'en avais pris une pour l'examiner et j'ai tôt vérifié sur ma propre peau combien juste était la devise de la duchesse du Maine, fondatrice de l'ordre de la Mouche à miel : *piccola si, ma fa pur gravi le ferite*. Mais ces piqûres, après tout pas si graves que cela, sont-elles autre chose que la preuve d'un esprit d'indépendance, la marque d'un amour de la liberté dont les abeilles, sachant écarter les importuns, nous donnent l'exemple ?

Depuis qu'il y a des hommes qui chantent les merveilles de la nature, les poètes célèbrent les vertus des abeilles, leur esprit industrieux, leur labeur opiniâtre. Mais depuis les premiers âges, le tyran de la création frustre les abeilles du produit de leur travail. Le *sic vos non vobis* de Virgile est passé en proverbe.

Nous croyons connaître les abeilles, et nous ignorons pourtant le secret de leur langage, la nature du sens qui les guide dans leurs courses lointaines et leurs retours sans erreur à la ruche, les lois qui régissent un peuple si admirablement policé que ses demeures servent de symbole aux sociétés humaines comme le miel de l'Hymette reste depuis plus de deux mille ans l'image de la douceur attique. Tout collégien a la tête pleine de ce que poètes et prosateurs ont dit des abeilles, de Virgile à Maeterlinck. Pour moi, se joignait à ces réminiscences scolaires le souvenir de la piqûre que m'avait faite une abeille dont j'avais imprudemment dérangé la besogne ; je dus à une circonstance fortuite de les connaître mieux et de les aimer davantage.

En septembre 1914, aussitôt après la bataille de la Marne, les hasards de la guerre me firent séjourner non loin de Fismes, à la Trappe d'Igny où quelques moines étaient encore restés. Un frère avait soin du rucher. Il s'y rendait mains et visage nus, se gardant certes de toute maladresse qui eût semblé provocatrice, mais sans autre précaution et comme si quelque accord secret depuis longtemps établi et respecté de part et d'autre eût permis aux abeilles et au moine d'accomplir chacun sa tâche sans nul souci. Elles et lui avaient traversé les jours d'horreur que nous

venions de vivre sans que les remous de la bataille eussent troublé le rythme de leur vie quotidienne. Le monastère s'était vidé; la ruche demeurait pleine, bourdonnante comme à l'accoutumée, et comme chaque jour, le frère venait vers ses abeilles.

Et il me sembla, au sortir de l'enfer où nous venions de vivre, avoir retrouvé, ce beau matin d'automne, dans cet asile d'austère piété, la douceur antique d'une églogue virgilienne.

René Dumesnil – Décembre 1957

Le Sire et la Cire (fable)

Un prince avait été piqué par un essaim
Qu'il avait taquiné non sans quelque imprudence.
Son visage en portait la marque horrible et dense,
A tel point qu'il fallut chercher un médecin.

Le roi, son père,
Exaspéré du mal fait à son rejeton,
Fit appeler son factoton,
Disant: «Je veux qu'en son repaire,
On poursuive partout cet insecte abhorré.
Je le condamne à mort. J'exige
Que de sa race, au nom de mon prestige,
Il ne reste pas un vestige.
Qu'on m'apporte un édit, et je le signerai.»

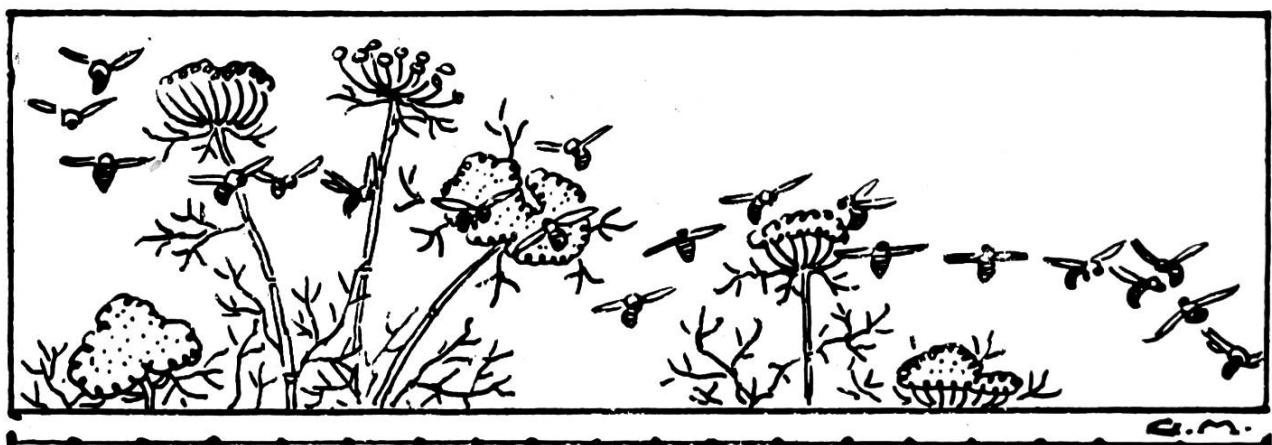
Le factoton, sur l'heure,
De parchemin prit un morceau
Revêtu congrûment du sceau,
Et de son encre la meilleure,
Rédigea le fatal édit.

Puis au monarque il dit:
«Avant que vous mettiez, Sire, votre paragraphe
Sur ce travail de calligraphe,
Je me permets,
De vous signaler, de manière exacte,
Les conséquences de votre acte.
Il va vous falloir, désormais,
Si vous supprimez les abeilles,
Renoncer aux douceurs du miel,
— Délice qui nous vient, disent nos clercs, du ciel, —
Ainsi qu'à l'hydromel dont vous chantez merveilles.»

« Ma foi,
Je m'en priverai », dit le roi.
« Soit, fit le factoton, mais il est autre chose
Qu'il faut bien que je vous expose.
Veuillez donc regarder ce scel impératif
Sans quoi rien n'est exécutif.
Eh bien, Sire,
C'est de la cire.
Et la cire vient de l'abeille, c'est formel.
Or, sans abeille, point de cire ni de scel.
Vous ne pourrez donc plus rendre aucune ordonnance,
Ni même condamner tout un chacun à mort. »
Ce dernier argument frappa le roi si fort,
Qu'il perdit soudain contenance.
« Soit, dit-il, nous ferons, sur l'autel de l'Etat,
Un sacrifice amer. J'oublierai l'attentat
Qu'a commis sur mon sang la race mellifère.
Ne parlons plus de cette affaire. »

La gent abeille se sauva
Par le fruit de son industrie.
C'est ainsi, d'ailleurs, qu'il en va
Dans notre humaine confrérie.

Adrien Vély — Décembre 1927



Souvenirs et confidences

Vous m'invitez fort aimablement à parler des abeilles. Rien ne pourrait m'être plus doux. Ces «chastes buveuses de rosée», comme a dit notre Père Eternel Victor Hugo, inspirèrent et toujours inspireront les poètes. Je leur ai consacré, moi, très humble, de fort nombreuses lignes de prose et il est question d'elles dans beaucoup de mes poésies. Dans la dernière que je viens d'élaborer pour le *Gaulois*, à l'occasion du centenaire de Napoléon, je n'ai pas oublié de leur rendre en passant, un bref hommage :

Empereur au manteau d'abeilles...

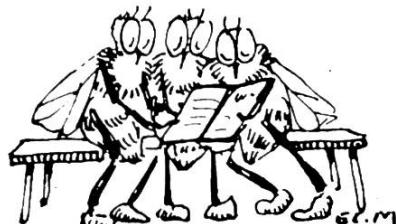
Et combien de contes m'ont-elles inspirés dans ma longue carrière de conteur ! Je n'en saurais dire le nombre.

C'est que je suis d'un pays où l'on a pour les abeilles une vénération spéciale. On n'oublie guère, en Gascogne, d'aller mettre un crêpe sur la ruche, le jour où le maître de la maison trépasse, et il convient de faire part de ce décès, à voix haute, à l'essaim des abeilles, faute de quoi, dit-on, ces abeilles froissées s'en vont faire leur miel ailleurs.

Or, je dois vous confesser, ici, un crime dont je me suis rendu coupable trop souvent, l'été dernier encore : j'ai fait brûler des milliers d'abeilles. Mais laissez-moi «plaider les circonstances atténuantes». J'habite, durant la belle saison, une maison assez vaste de mon pays. Cette maison je l'ai couverte de fleurs : rosiers, jasmins, passiflores, etc. C'est pourquoi sans doute les abeilles l'affectionnent particulièrement. Elles l'aiment tellement qu'elles s'y installent sous les tuiles, dans les charpentes, dans les cheminées, partout, et que le jour où j'y reviens, je crois entrer, non pas dans ma maison, mais dans la leur ; non pas dans un logis humain, mais dans une cage bourdonnante. Moi, cela ne me gêne guère. Les abeilles, sachant peut-être que je les fais rimer richement au bout de mes alexandrins, n'ont aucune animosité pour moi, qui bourdonne au moins autant qu'elles ; mais j'ai quelquefois des hôtes, hélas ! — les Parisiennes, par exemple, qui les redoutent fort — ne comprenant point qu'on puisse avoir un aiguillon aussi acéré sans le faire servir dans le monde. Et pour ces Parisiennes, que j'avoue aimer autant que j'aime les abeilles (sur lesquelles y a-t-il plus d'ailes et de lumière ?), je suis obligé, une fois par an, de faire mettre le feu dans mes cheminées multiples, et voilà comment j'ai des morts de milliers d'abeilles sur ma conscience. J'ai commis d'autres crimes peut-être, mais y en a-t-il de plus noirs que celui-là ?

Qu'on me le pardonne sur l'Hymette et dans les jardins de la *Gazette apicole* !

Jean Rameau — Novembre 1921



D'un détestable insecte syndicaliste et virgilien

Cette année encore, M. Georges Alphandéry me prie, le plus aimablement du monde, de m'associer à l'hommage littéraire rendu périodiquement aux abeilles dans le numéro spécial de la *Gazette apicole*.

Certes, je m'y trouverai en compagnie flatteuse. Les plus grands noms de la littérature, des arts, du monde et de la politique y apportent le témoignage d'une admiration sans borne et d'une étonnante sympathie pour la multitude de ces bestioles bourdonnantes et agitées qui s'appellent, en prose poétique, les «chastes buveuses de rosée» (que voilà un joli pseudonyme pour les dames qui écrivent dans la *Ruche*!).

Excusez-moi, cher monsieur Alphandéry, je ne puis, en conscience, dire du mal des abeilles dans la *Gazette apicole*.

Or, je suis, depuis bien longtemps, brouillé avec les «chastes buveuses de rosée».

En ce temps-là, j'étais âgé de quatre ans... Et (je vous jure que je dis la vérité) j'avais un joli petit nez.

Un jour de printemps, poussé par une curiosité enfantine et bien innocente, je mis mon joli petit nez à l'entrée d'une ruche, pour voir ce qui se passait là-dedans... (Peut-être ma curiosité était-elle aggravée de gourmandise; on m'avait parlé du rayon de miel qui est installé dans cet établissement, et après le drame on ramassa une petite cuiller que j'avais apportée).

Une ruche ressemble à une caserne, et ça n'est pas une fameuse référence. Une sentinelle donna l'alarme. Ah ! elles arrangèrent bien mon joli petit nez, les chastes buveuses de rosée. C'est depuis ce jour, du moins je me plaît à le supposer, que mon nez est devenu plus pittoresque que photogénique. C'est depuis ce jour que je n'aime pas beaucoup les ruches ni les casernes.

Vous comprenez, n'est-ce pas, que je ne puis en conscience m'associer à l'hommage rendu aux «amies et ailées», si j'ose dire, de M. Georges Alphandéry et de Maurice Maeterlinck.

Et puis, par une fâcheuse association d'idées, je rapporte la *Revue apicole* à une étymologie d'essence phonétique: «apicole» doit venir de «piquer».

Vous me reprocherez certainement de faire état d'une vilaine rancune personnelle, de ne pas aimer les chiens parce qu'ils m'ont mordu, et les abeilles parce qu'elles ont saccagé mon nez...

Eh ! C'est déjà une raison... A quel signe, s'il vous plaît, devons-nous reconnaître nos ennemis ?... Mieux vaut nous garder de ceux qui nous firent du mal, et ne point attaquer ceux qui ne nous ont rien fait.

Vous me ferez observer, par surcroît, que j'eus tort, et qu'en l'espèce je fus l'agresseur. Les abeilles ne m'avaient rien fait. Je vins rôder à leurs portes avec mon nez espion, et ma petite cuiller qui était une arme offensive... Elles auraient eu raison de me faire comprendre mon indiscretion quand bien même je me serais borné à les déranger dans leur travail.

Précisément... Elles travaillent, les sales bêtes ! Elles ne font que ça. Voilà pourquoi elles me semblent étrangement vicieuses et particulièrement antipathiques.

Vous pouvez, par un effort d'imagination, considérer d'un point de vue poétique l'abeille qui butine une rose... Et encore, je préfère la rose sans l'abeille, car l'abeille fait double emploi avec l'épine s'il s'agit de piquer l'amateur qui veut aussi respirer le parfum de la rose.

Mais l'abeille travaille quand elle butine la rose. Elle a son bureau à son atelier. Elle transforme en usine un parterre de fleurs, à l'image de ces industriels détestables qui ne peuvent voir un clair ruisseau sans y fourrer une turbine, ni un joli paysage sans y faire fumer quelques cheminées infectes.

L'abeille travaille ; et elle est odieuse encore en ce sens que son exemple, comme celui de la fourmi, est proposé au malheureux potache penché sur les *Géorgiques*.

Elle travaille sous le joug d'une féroce discipline syndicaliste à la mode de Moscou (je me trompe : c'est Moscou qui, à l'imitation des abeilles, créa pour les travailleurs humains les cellules et les rayons).

Elle travaille sans y être obligée, et c'est ce qui est monstrueux. L'abeille n'a pas encouru de malédiction originelle ; c'est le seul animal de la création qui travaille pour son plaisir. Elle ignore les délices de la paresse et les joies de l'amour ; et une seule spécialiste, parmi des millions d'insexuées, est chargée de reproduire en série une race abominable.

Et pourquoi travaille-t-elle ? Pour qui ?

Lorsque sa ruche est pleine, l'homme arrive qui dit : « Miel ! » L'abeille répond : « Mange ! »

Et puis, avec la stupidité hargneuse des exploités, elle reprend sa fabrication, indifférente à tout ce qui n'est pas le décevant boulot quotidien, indifférente même, je le crains, à l'hommage annuel et littéraire que lui rendent chaque année, dans la *Gazette apicole*, les maîtres de la pensée contemporaine.

G. de la Fourchardière — Décembre 1929

Citons intégralement Virgile

Je n'ai pas grand-chose à dire sur les abeilles, sauf, peut-être, que l'expression : «sic vos non vobis», tirée des *Bucoliques* ou des *Géorgiques*, est, généralement, mal comprise de ceux qui l'emploient. Ils croient que le sens de ces mots, c'est que ce qui est permis aux uns n'est pas permis aux autres.

Il y aurait intérêt à corriger cette interprétation, en citant intégralement le vers du poète : «sic vos non vobis mellificatis apes» = Vous faites du miel, mais ce n'est pas pour vous. Vous travaillez pour les hommes, qui vous enlèvent égoïstement le fruit de vos peines.

Ainsi serait rendu aux abeilles l'hommage que leur doit l'humanité reconnaissante.

André François-Poncet, de l'Académie française — Décembre 1964

SIC VOS NON VOBIS

Parmi les vers célèbres de Virgile, je n'en sais pas qui jouissent d'une réputation plus usurpée que celui qu'il consacra aux abeilles :

Sic vos non vobis mellificatis, apes!

« De même, vous, abeilles, le miel que vous produisez ne servira qu'aux autres. »

Sans être un grand apiculteur, n'importe qui reconnaîtra que ce vers exprime le contraire de la réalité.

D'abord ce n'est pas pour les autres que les abeilles travaillent ; c'est pour elles-mêmes. Elles n'ont rien de l'animal domestique qui besogne servilement et machinalement pour le profit exclusif de son maître. Elles s'occupent de la fabrication du miel dans des buts uniquement personnels : pour assurer leur propre subsistance, celle de leurs enfants, celle de leurs camarades. Et même à y bien réfléchir, elles constituent ici-bas le seul syndicat ouvrier, exploitant directement une industrie, sans association de patrons, commanditaires, actionnaires, administrateurs et autres gêneurs.

De là sans doute, chez les abeilles, cet entrain au travail qui est devenu proverbial et qu'on rencontre rarement chez les masses ouvrières, peu encouragées au labeur par la disproportion fréquente entre les salaires qu'elles touchent et les dividendes qu'elles procurent.

Mais le plaisir de rester maîtresses de leurs bénéfices n'est pas la seule cause de l'activité que déploient les abeilles. Les agréments de leur métier y ont aussi une large part.

Il consiste à aller se promener de fleur en fleur, à en extraire ce qu'elles renferment de plus délicat au goût, de plus sucré, de plus parfumé ; puis une fois cette délicieuse matière première obtenue, à en confectionner dans des locaux confortables et bien chauffés l'aliment le plus substantiel et le plus savoureux. Qu'on cite ailleurs une autre profession aussi douce et aussi plaisante !

A ce riant tableau, il y a pourtant une ombre : c'est, de temps en temps, le prélèvement d'un certain nombre de rayons par la main de l'homme.

Evidemment, les abeilles n'aiment pas cela. Comme tous les trusteurs de stocks, dès qu'on veut toucher à leurs réserves, elles font de la musique. Mais comme tous les stockistes aussi, elles finissent par s'incliner devant la force armée, sûres qu'elles sont, d'ailleurs, de regarnir à bref délai leurs magasins. Bien mieux, dans certains centres de mellification ces justes reprises sont tellement admises par les intéressées que le percepteur peut procéder à ses opérations sans gants, sans masque, sans appareil protecteur d'aucune sorte. Et si quelques vieilles abeilles viennent encore grogner à ses oreilles, c'est simplement pour la forme et le principe.

Dès lors, comme on voit, le vers de Virgile ne mérite à aucun titre la fortune qu'on lui a faite. Il peut servir dans la conversation, dans les articles. Mais les abeilles doivent bien en rire.

Fernand Vandérem — Novembre 1921

Aimez-vous les abeilles ?

Vous me demandez, cher monsieur, si j'aime les abeilles, et votre question m'étonne : il y a donc des gens qui n'aiment pas les abeilles ?

A moins d'avoir été assailli sans raison par un essaim en fureur, et piqué jusqu'à l'enflure totale comme le Touchatout des albums de notre enfance, comment peut-on ne pas aimer ces petites mouches blondes dont la vie, les mœurs, les travaux, constituent un des prodiges les plus extraordinaires de la nature, cependant généreuse en spectacles surprenants.

Il y a des gens qui nient les miracles ? Mais le miracle absolu et permanent, c'est l'abeille ! C'est l'insecte délicat et fragile donnant par son labeur obstiné une leçon de courage aux travailleurs exténués de leurs huit heures ; donnant une leçon d'ingéniosité aux ingénieurs avec la disposition de ses rayons et la trouvaille de l'idéale cellule hexagonale, une leçon d'ordre et de parfaite organisation aux sociologues avec sa discipline et le sacrifice individuel au bien public ; une leçon de prévoyance aux économistes avec la balance de sa production et de sa consommation ; une leçon de modération aux profiteurs et aux prévaricateurs avec son dévouement à la collectivité et son abnégation personnelle ! Le miracle, c'est l'abeille fabriquant ataviquement depuis toujours un produit à la fois agréable à la vue, au goût, à l'odorat ; qui est en même temps un dessert et un remède, un aliment et un parfum, un plaisir et un profit, une curiosité et une richesse. Et par-dessus le marché, un délicieux prétexte à divagations poétiques !

Je n'ai malheureusement ni souvenirs, ni anecdotes sur les abeilles, ne possédant, hélas, aucun rucher, si ce n'est en imagination, comme les poètes possèdent toutes choses quand ils le veulent... En fermant les yeux je suis, dans un pays féerique, maître d'un joli verger supposé où se blottit un chaume fantomatique... Au fond du verger, contre la haie d'aubépine imaginaire, sont rangées mes ruches hypothétiques... Dans l'herbe où j'ai prodigué les plantes mellifères les plus tentantes, mes abeilles vont, viennent, remplissent l'air du bruit de leurs innombrables petits moteurs... Je les connais presque individuellement... Je les aime... Elles le savent et, ni peureuses, ni intimidées, n'hésitent pas à entrer se ravitailler dans l'œillet que j'ai aux dents... En rêve je me crois Aristée, roi d'Arcadie, et pour entretenir ma douce et reposante illusion je lis fidèlement la *Gazette apicole*, et j'achète un pot de miel chaque fois que je passe devant l'épicier...

Miguel Zamacoïs — Décembre 1922



Sade, Société, Suisse, Survie

Réaumur, dans ses «Mémoires pour servir à l'histoire des insectes» (V^e volume), raconte une histoire très touchante. Il observait la fécondation d'une mère-abeille. Il y eut plusieurs accouplements, après quoi le mâle resta immobile. La femelle lui mordit le *corcelet* (sic) et le souleva en faisant passer sa tête sous lui, mais ce fut en vain, car il était mort. On présenta un autre mâle; mais la mère-abeille «ne s'en occupa point du tout» et continua pendant tout le reste du jour de faire différents efforts pour ranimer le premier. Le lendemain elle monta de nouveau sur le corps du défunt et se recourba de la même façon que la veille comme pour copuler.

N'y a-t-il pas quelque chose de poétique et d'effrayant à la fois dans ce pauvre bourdon mort de plaisir et dans cette amante insatiable, s'acharnant à tirer encore quelque chose d'un cadavre cher? Voilà une anecdote digne du marquis de Sade.

* * *

Les abeilles sont aussi vieilles que la terre, aussi vieilles que les hommes. Elles volettent déjà dans la légende d'Orphée, puisque le vilain Aristée, amoureux d'Eurydice, possédait des ruches. Que dis-je, Jupiter lui-même fut nourri par elles, puisqu'on trouva des ruches dans l'antre de Dicté, où il passa son enfance. Rien n'empêche de penser qu'il y avait des abeilles à l'époque préhistorique. Alors les hommes vivaient n'importe comment, comme des hordes de loups. Cela mène à une conclusion philosophique intéressante: à savoir que la nature a créé en même temps les individus et les sociétés. A côté de l'homme préhistorique, inorganisé, mettant cinquante ou cent mille ans à inventer le feu, prospère, inconnue, une cité parfaite dès le premier jour de la création, immuable, monarchique, matriarcale, militaire, socialiste, productive, moderne. Le fait est d'autant plus remarquable que les insectes n'ont pas d'intellect. Il s'agit donc bien d'une société *en soi* et non pas d'un assemblage d'individus doués de pensée ayant décidé de s'unir pour former un tout florissant et puissant.

Depuis la préhistoire, l'homme a fait du chemin. N'empêche que la société des abeilles préexiste à la société humaine.

* * *

Toujours dans Réaumur: une ruche ne peut subsister s'il n'y a pas une abeille mère; et s'il s'en trouve plusieurs, les abeilles ouvrières tuent les surnuméraires. Jusqu'à ce que cette exécution soit faite elles ne travaillent pas; tout est en désordre dans la ruche. Ainsi la nature a même prévu les révoltes, et la pénurie accompagnant les révoltes.

* * *

L'anthropomorphisme est une grande tentation surtout en ce qui concerne les abeilles. Pourtant il y a une différence fondamentale entre leur société et la nôtre. La société des abeilles est identique à ce qu'elle était au temps d'Aristote, qui l'observa, identique à ce qu'elle était au temps de la préhistoire. C'est une société

qui n'a qu'une structure et pas d'Histoire, où tous les individus sont interchangeables.

S'il faut à toute force comparer une communauté humaine à la communauté des abeilles, je ne vois guère que la Suisse, et encore depuis quatre ou cinq siècles à peine. C'est l'aiguillon des abeilles qui m'a donné l'idée de cette assimilation. Elles ne piquent que pour se défendre. De même le soldat-citoyen suisse, qui garde son fusil et son uniforme dans son armoire, pour résister à une éventuelle invasion.

« Tu peux serrer dans ta main une abeille jusqu'à ce qu'elle étouffe. Elle n'étouffera pas sans t'avoir piqué. C'est peu de chose, dis-tu. Oui, c'est peu de chose. Mais si elle ne te piquait pas, il y a longtemps qu'il n'y aurait plus d'abeilles. » Ces quelques lignes de Jean Paulhan ont été écrites vers 1943. C'est à ma connaissance le plus beau texte, le plus profond, je dirai même le plus bouleversant, qu'ait inspiré la Résistance. La survie d'une espèce est dans son aiguillon. Et l'honneur consiste à ne pas mourir sans avoir piqué le monstre qui vous écrase. Tel est le message qu'ont bourdonné les abeilles aux oreilles d'un mandarin qui composait des haïkaïs, assis sur des ruines.

Jean Dutourd — Décembre 1967

Courage de don Quichotte, chevalier des abeilles

Sancho, voyant des apiculteurs qui récoltaient leur miel, alla vers eux pour leur demander un rayon: il l'allait manger, quand il s'entendit appeler; se trouvant tout d'un coup pressé par les cris de son maître, et embarrassé de sa marchandise, qu'il ne voulait pourtant pas perdre après l'avoir payée, il la mit à tout hasard dans le casque qu'il portait à l'arçon de la selle, et revint au grand trot voir ce que voulait don Quichotte.

« Ami, dit notre chevalier, donne-moi mon casque: ou je ne me connais pas en aventures, ou j'en découvre là une qu'il ne fait bon entreprendre que bien armé. » Prenant en même temps le casque des mains de Sancho, avant qu'il eût le loisir d'en ôter le rayon, il le mit aussitôt sur sa tête, et le miel commença à dégoutter de tous les côtés sur ses yeux et sa barbe.

« Que sera ceci, Sancho? s'écria-t-il tout étonné, on dirait que ma tête se ramollit, ou que ma cervelle fond, et que je sue de la tête jusqu'aux pieds: en effet, je sue à grosses gouttes, mais ce n'est assurément pas de peur; il faut que cette aventure soit terrible après un tel présage; donnez-moi de quoi m'essuyer, ajouta-t-il, car la sueur m'aveugle. » Sancho lui donna un mouchoir, sans dire mot, remerciant Dieu en son cœur de ce qu'il ne devinait point ce que c'était. Don Quichotte s'essuya le visage, et ayant ôté son casque pour s'essuyer aussi la tête, et voir ce qui le rafraîchissait ainsi à contretemps, il vit cette marmelade dorée, qu'il porta aussitôt au nez; mais il ne l'eut pas plutôt sentie que reconnaissant à peu près ce que c'était: « Par la vie de M^{me} Dulcinée, s'écria-t-il, traître de gourmand, c'est du miel que tu as mis dans mon casque. » — « Monsieur, répondit froidement

Sancho, sans s'étonner, si c'est du miel, ballez-le-moi, je le mangerai ; mais c'est le diable qui l'y a mis ! Vraiment, monsieur, vous m'avez bien trouvé, est-ce que je suis homme à faire de ces coups-là ? Oh ! je n'ai pas si grande envie d'attraper des coups de gaule. »

Cependant don Quichotte, après s'être essuyé le visage et la barbe, mit le casque en tête, regarda si son épée tenait au fourreau, s'affermisant sur les étriers, et branlant vigoureusement sa lance : « Vienne désormais tout ce qui pourra, dit-il, me voici en état de faire tête à Satan même ! » Sur cela, le chariot qu'il avait aperçu, au moment où il avait rappelé Sancho, arriva avec un homme seulement, derrière, et le charretier monté sur une des mules. Don Quichotte se campa au-devant, et cria à ces gens-là : « Où allez-vous mes amis ? Qu'est-ce que ce chariot ? Qu'y a-t-il dedans, et quelles banderoles sont-ce là ? » — « Monsieur, répondit le charretier, le chariot est à moi, et il y a dedans des essaims, dans des cages, que le docteur Mathis, de Tunis, envoie au roi notre Sire ; voilà les armoiries royales pour faire connaître que cela lui appartient. » — « Et les essaims sont-ils grands ? » demanda don Quichotte. « Vraiment oui, ils sont grands, répondit le compagnon du charretier, et si grands qu'il n'en est jamais venu de semblables d'Afrique, au moins en Espagne ; c'est moi qui les garde, ajouta-t-il, j'en ai passé bien d'autres en ma vie, mais pas de pareils ni d'approchants. » Le charretier commençait à pousser plus avant quand don Quichotte, souriant :

« A moi des abeilles, dit-il, des abeilles à moi, et à l'heure qu'il est : Ah ! il faut faire voir à ce monsieur qui les envoie, si je suis homme à m'épouvanter pour des abeilles. Mettez pied à terre, bon homme, et puisque vous êtes le gouverneur des abeilles, ouvrez les cages et faites-les sortir, que je leur fasse connaître, au milieu de cette campagne, qui est don Quichotte de la Manche, en dépit des enchantereurs qui me les envoient. » Sancho s'approcha en même temps de lui, tout tremblant, et lui dit : « Hé, pour l'amour de Dieu, ne combattez pas ces abeilles, elles vont nous mettre tous en pièces. » Mais sans lui répondre un mot, don Quichotte criant d'une voix de tonnerre : « Veillaque, si tu n'ouvres ces cages sur-le-champ, je te cloue tout à l'heure avec cette lance contre ton chariot. »

« Hé, monsieur, s'écria le charretier, voyant don Quichotte si résolu, souffrez que je détache mes mules, et que je m'enfuie avant qu'on ouvre aux abeilles, parce que si elles se jettent une fois sur ces pauvres animaux, me voilà à l'aumône pour le reste de ma vie, car, devant Dieu, je n'ai d'autre bien que mes mules et ma charrette. » — « Misérable, répondit don Quichotte, qui manques de confiance, descends et ôte-toi du chemin si tu en as si grande envie ; mais tu verras bientôt que tu n'avais pas besoin de prendre cette précaution. » Le charretier ne se le fit point dire deux fois ; il se jeta à terre à grande hâte, et détala ses mules ; aussitôt le gouverneur des abeilles se prit à crier à haute voix : « Je vous prends à témoins, que c'est contre ma volonté, et par force que j'ouvre la porte à ces abeilles, et que je proteste contre Monsieur de tout le mal qui en peut arriver, comme aussi de la perte de mes frais et de mon voyage ; je vous avertis aussi de vous mettre en sûreté avant que j'ouvre les cages, car pour moi, je ne m'en mets pas en peine, et suis bien assuré que les abeilles ne me feront point de mal. »

Sancho voulut encore essayer de détourner son maître, et le supplia, les larmes aux yeux, de ne point entreprendre cette aventure, disant que celles des moulins à

vent et celles de foulons n'étaient que des jeux d'enfants au prix, ainsi toutes celles qu'il avait entreprises dans sa vie.

En cet endroit, l'auteur de l'histoire ne peut s'empêcher de faire cette exclamation : O brave ! O valeureux don Quichotte ! l'honneur et la gloire de la Manche, et le vrai modèle des plus vaillants chevaliers errants, avec quelles paroles pourrai-je raconter une action si étonnante ? Quelle force leur donnerai-je pour faire croire aux siècles à venir une chose aussi incroyable, et où trouverai-je des louanges qui ne soient infiniment au-dessous de la grandeur de ton courage ? Toi seul, à pied avec l'épée seulement, et couvert d'un méchant écu, tu attends et tu défies les abeilles monstrueuses, les plus farouches qu'aient jamais produites les forêts d'Afrique ! Que tes exploits mêmes te servent de louanges, héros incomparable, et qu'ils me servent de garants envers la postérité, des merveilles inouïes que j'ai à lui apprendre dans la suite de cette véritable histoire.

Le conducteur des abeilles, voyant qu'il n'y avait plus moyen de s'en dédire, et ne voulant pas attirer sur lui la colère de don Quichotte, impatient de combattre, ouvrit avec précaution l'une des cages contenant des abeilles d'une grosseur extraordinaire. Le bourdonnement de ces mouches géantes était capable d'épouvanter l'homme le plus hardi.

Don Quichotte les considérait attentivement, les attendant de pied ferme, mourant d'envie d'en venir aux prises, mais les abeilles, groupées autour de leur reine, ne s'envolaient pas, n'attaquaient pas et continuaient à former une grappe pacifique. Ce que voyant, don Quichotte commanda au maître des abeilles de les harceler à coups de bâton et de les faire sortir à quelque prix que ce fût. « Ma foi, monsieur, non pas pour tout votre bien, répondit-il ; je serais le premier qu'elles piqueraient si je les avais mis en colère ; il ne tient qu'à elles de sortir, ne m'en demandez pas davantage ; puisqu'elles ne sont point sorties maintenant, elles ne le feront pas de tout le jour. Mais, monsieur, n'êtes-vous pas content, et n'avez-vous pas assez fait voir votre vaillance ? Je le donnerai bien à dix autres à en faire autant ; vous avez défié l'ennemi, vous l'avez attendu, qu'est-ce qu'on peut faire davantage ? Pardi, c'est lui qui est vaincu et vous le victorieux ! »

« Tu as raison, dit don Quichotte ; ferme la cage, mon ami, et donne-moi une attestation en bonne forme de tout ce que tu m'as vu faire, c'est-à-dire, que tu as ouvert aux abeilles, que je les ai attendues, et qu'elles ne sont point sorties ; que je leur ai donné tout le temps qu'il fallait et qu'au lieu de venir elles se sont serrées davantage les unes contre les autres. J'ai fait tout ce que je devais de ma part, je ne suis pas obligé à davantage ; nargue des enchanteurs et des enchantements ! et vive la véritable chevalerie ! Tu n'a donc qu'à fermer, comme je te l'ai dit, pendant que je vais rappeler nos fuyards afin qu'ils apprennent toute la vérité de ta propre bouche. »

Le charretier attela ses mules, et partit avec le conducteur des abeilles, qui dit à don Quichotte qu'il raconterait partout l'action qu'il venait de faire, et qu'il la dirait au roi même, sitôt qu'il serait arrivé à la cour. « Si par hasard, répartit don Quichotte, Sa Majesté vous demande qui l'a faite, vous n'avez qu'à lui dire que c'est le chevalier des abeilles, car désormais je veux porter ce nom au lieu de celui de la Triste Figure, selon la coutume des anciens chevaliers errants, qui en changeaient à leur fantaisie.

Miguel de CERVANTÈS — Juillet 1948

Simplicité

A mes petites-filles Ariane et Ghislaine

Djà l'aube	De ruche	Avant
A bu	En fleur	Le vent
Son bol	Où elle	Mauvais
De lait	Se huche	D'hiver
Le chat	Elle a	Le feu
Chahute	Mille ailes	Des bûches
Dans sa	Et mille éclats	L'avette
Cahute	Salut	Le veut
Du rossignol	Lilas	Faire ample
De la cigale	Mon adoré	Emplette
Ma joie égale	Et le soleil	De ciel
Timbre et contre-ut	Loue	De suc
Fi des combats	L'alouette	J'écris des vers
Mon sang qui bat	Elle n'a pas les veines	Sous l'édredon
Préfère aux luttes	En stuc	Bleu des montagnes
Le chant du luth	Dit la verveine	A la beauté
Bonjour	Et les statues	Des dromadaires
C'est l'heure	Que le temps tue	Va te coucher
D'aller	Envient son vol	Dedans ton lit
Aux fleurs	D'aviateur	Vieux mercenaire
La centaurée	Les pieds des filles	O mon soleil
Est à l'orée	Guitares des grilles	Et le miel dort
Et les pervenches	La feuille morte	Du juste sommeil
En avalanches	Ecoute aux portes	
Sous la ramée		
Ont des sourires d'enfant		
L'avette	Un damoiseau	
Dorée	Donne aux oiseaux	
Fait la	Un peu de pain	
Navette	Et beaucoup d'âme	

Le livre à mes petits-enfants
Jacques Maurice Chenaux copyright

Du même auteur:

Guitare: le chant de la vie – **Le jardin de Sonia**: blason féminin – **Le cahier de Caroline**: de père à fille – Chez l'auteur – Case postale 457 – 2001 Neuchâtel. Fr. 20.– (au lieu de Fr. 24.–).

A ma petite-fille
J'his la vie

Maintenant
Je sais pourquoi
La lune demeure encore
Dans le manteau de roi
Des firmaments
Longtemps après l'averse

Avant de partir
A loin éveil
Gouter le miel de ton sourire
Ô ma belle et bonne abeille



D. Chenuva
11 octobre 1990

Écrits à la craie
Inédits

Jacques Maurice Chenuva
Neuchâtel, le 31 octobre 1990

Eloge de Maurice Maeterlinck

... Plus que tout cet intellectuel, ce contemplatif, aimait se pencher, comme jadis saint François d'Assise, sur nos frères inférieurs: les oiseaux, les insectes, les fleurs. La pratique minutieuse de l'apiculture le consolait des désolantes abstractions et la fréquentation des fleurs, du commerce souvent décevant des hommes. Cet amour de la vie, sous ses formes les plus humbles et les plus parfaites à la fois, nous a valu cette série d'ouvrages qui sont peut-être parmi les plus achevés et les plus beaux de Maeterlinck: «La Vie des Abeilles», «La Vie des Fourmis», «La Vie des Termites», sans parler de «L'Intelligence des Fleurs». A lire ces monographies captivantes comme des romans, belles comme des poèmes, profondes comme des méditations, on serait tenté de croire qu'il s'agit là d'œuvres d'imagination plus que de science. Qu'on ne se laisse pas abuser, cependant, par la grâce diaphane du style. Maeterlinck, avant d'écrire ces livres, avait accumulé d'innombrables observations personnelles, au moins sur les abeilles et les fleurs qu'il avait pu étudier de près dans ses jardins de Gand ou de Grasse; il avait lu attentivement tous les traités d'entomologie ou de botanique qui pouvaient apporter quelque contribution utile à son sujet. Vulgarisateur, dira-t-on: comme on souhaiterait que tous les vulgarisateurs atteignent cette précision dans l'analyse, cette légèreté dans le style, cette profondeur dans la réflexion!

Dans la «Vie des Abeilles», il décrit avec amour les mille et une activités de la ruche bourdonnante, et il montre que ces activités si diverses ne sont pas capricieuses ou anarchiques, mais ordonnées par une puissance cachée et souverainement sage qu'il appelle «l'esprit de la ruche», et dont la reine est, pourrait-on dire, l'organe représentatif. C'est cet esprit collectif, cette «idée fraternelle», comme il dit ailleurs, qui fonde la cohésion de la ruche. Comment ne pas être tenté alors d'assimiler ce mode d'association à nos républiques humaines? La société des hommes, au moins telle que l'entend notre tradition démocratique, est fondée sur un contrat tacite par lequel l'individu n'aliène une part de sa volonté propre qu'en échange des bienfaits que lui procure l'association; ainsi l'adhésion de l'individu à la société est-elle conditionnelle, toujours partielle et, au moins en droit, révocable. Rien de tel chez les abeilles: il s'agit moins ici d'une société contractuelle que d'une communauté vivante, plus instinctive que consciente, plus mystique que rationnelle, où l'individu est absorbé par le tout et sacrifié corps et âme à l'intérêt souverain de l'espèce.

Je ne puis résister à la tentation de relire cette page admirable où Maeterlinck dégage, si je puis dire, la philosophie des abeilles et ses prolongements humains: «L'abeille est avant tout, et encore plus que la fourmi, un être de foule... Dans la ruche, l'individu n'est rien... Il n'est qu'un moment indifférent, un organe ailé de l'espèce. Toute sa vie est un sacrifice total à l'être innombrable et perpétuel dont il fait partie...»

Plus loin, Maeterlinck parle de cette «société à peu près parfaite mais impitoyable de nos ruches, où l'individu est entièrement absorbé par la république, et où la république à son tour est régulièrement sacrifiée à la cité abstraite et immortelle de l'avenir». Ne sentons-nous pas ici qu'à travers les abeilles, c'est, au fond, de l'homme qu'il s'agit? N'avons-nous pas connu, hélas! ces sociétés qui inaugurent

le règne de la perfection par des massacres et sacrifient les hommes réels d'aujourd'hui à l'humanité abstraite de demain ?

Revenons aux abeilles, et essayons de discerner à travers elles les intentions que la nature manifeste : « La nature, écrit profondément Maeterlinck, tend visiblement à l'amélioration de l'espèce, mais elle montre en même temps qu'elle ne la désire ou ne peut l'obtenir qu'au détriment de la liberté, des droits et du bonheur propres de l'individu. A mesure que la société s'organise et s'élève, la vie particulière de chacun de ses membres voit décroître son cercle. Dès qu'il y a progrès quelque part, il ne résulte que du sacrifice de plus en plus complet de l'intérêt personnel au général. »

Loi d'airain en vérité, que celle qui oppose l'individu à l'espèce et la liberté au progrès ! Comment ne pas sentir qu'avec une lucidité prophétique (si l'on songe que ces lignes étaient écrites dès 1913) Maeterlinck définit le dramatique débat qui se pose aux consciences d'aujourd'hui ? Qui ne s'est interrogé un jour, avec gravité ou angoisse, sur les contradictions et les paradoxes dont est prodigue le monde moderne ? Nous avions cru et nous voudrions croire encore que le monde, au fond, est simple, et qu'à travers les déchirements et les luttes, malgré les échecs ou les reculs, les forces du Bien l'emporteront progressivement sur celles du Mal. Mais si le bien et le mal étaient si étroitement liés qu'on ne sût plus très bien les distinguer l'un de l'autre ? Et si le bien, pour arriver à ses fins, avait besoin de la complicité monstrueuse du mal ? Qui nous dit après tout que les valeurs ne sont pas contradictoires, que celui qui veut la liberté n'engendre pas l'injustice, et que celui qui veut la justice ne sacrifie pas la liberté ? Et qui nous dit que le progrès de l'humanité ne doit pas s'inscrire d'abord, en lettres de feu et de sang, dans la chair même des hommes ?

Maeterlinck, en tout cas, avait une conscience douloureuse de ce dilemme. Il admirait sans réserve l'œuvre merveilleuse des abeilles : « Si une intelligence étrangère à notre globe venait demander à la terre l'objet le plus parfait de la logique de la vie, il faudrait lui présenter l'humble rayon de miel. » Mais il constatait aussitôt après que la logique de la vie se moque de la souffrance des êtres vivants, et que pour l'humble ouvrière morte à la tâche, la grandeur de l'œuvre future n'est guère plus qu'une ironique abstraction. Il estimait qu'à la différence des fourmis et des abeilles, l'homme n'est pas tenu d'obéir aux lois de la nature, dût-il d'ailleurs en périr, et, quant à lui, il se refusait à choisir. Persuadé qu'il n'y a de progrès qu'aux prix des larmes et du sang, et qu'il n'y a pas perfection sur cette terre sans sacrifices quotidiens, il hésitait à choisir les larmes, le sang, les sacrifices, et préférait laisser aux sociétés d'abeilles ou de fourmis leur inhumaine grandeur. Il savait que l'humanité, livrée à elle-même, courait à une irrémédiable décadence. Il n'avait aucune confiance dans les solutions pacifiques du libéralisme traditionnel : par un paradoxe qui n'est pas sans d'autres exemples, cet ami des humbles, qui allait jusqu'à dire qu'il y a plus de vérité dans la poignée de main d'un paysan que dans la dissertation d'un philosophe ou le discours d'un chef d'Etat, cet ami des humbles, dis-je, était loin d'être un démocrate, et dans ses moments de désillusion, il s'exprimait assez durement sur la « stupidité de Démos ». Au surplus ce grand solitaire, qui se méfiait des mots et des discours, ne croyait pas au règne des Assemblées souveraines, et méprisait les politiciens professionnels.

François Albert-Buisson, de l'Académie française — Décembre 1955

Méditation devant la ruche

Je me souviens d'avoir dit beaucoup de bien des abeilles, dans votre revue même, et il n'y a pas très longtemps. C'est ce que vous attendiez de moi. Que penseriez-vous si, aujourd'hui, je me risque — et peut-être non sans péril — à agacer l'intérieur de la ruche avec la pointe d'un crayon critique ? Soit, le « peuple aux corsets d'or » est fort aimable, surtout quand il ne pique point. Au surplus, voici qu'on ne saurait guère lui faire reproche de ses dards et de ses venins, puisqu'on a découvert leurs bienfaits dans les cas d'arthrites chroniques ! Aimons donc aussi leurs colères utiles, mais tout de même, en manière de diversion à l'éloge universel, piquons un peu, à notre tour, Mesdames les abeilles, et osons déduire de leur *modus vivendi* quelques réflexions qui ne seront pas toutes, et absolument, laudatives.

Que font-elles ces laborieuses, ces modèles du travail « organisé et conscient » ? Elles entassent les fruits de leurs efforts parmi les fleurs et les fruits, pour créer une merveille, le miel, pour en accumuler les trésors, et au profit de qui ? En grande partie, et depuis des millénaires, pour l'homme qui s'en délecte comme d'une des meilleures inventions du monde, sans préjudice qu'il en fait grand commerce, et avant lui, pour le singe et pour l'ours. De telle manière que la ruche est un coffre-fort, un somptueux « bas de laine », rempli, grossi d'une fortune qui ne sert à rien aux thésauriseuses, qu'elles s'évertuent — pourquoi, pourquoi ? — à construire, à soigner, à meubler d'un capital-miel dont elles ne tireront à peu près jamais parti, pour se donner le droit de vivre enfin, dans la retraite, dans le repos qui serait pourtant bien gagné.

En fait, une besogne apparemment aussi absurde que l'aveuglement du liardeur qui, monomane, fait, d'une poignée de sous, un écu, d'une poignée d'écus, un louis d'or, d'une poignée de louis d'or, un billet de banque qui entasse l'argent et le papier, les cache dans le mur ou dans des pots de grès au fond de sa cave, jusqu'au jour où le fisc abat ses griffes sur tant de biens inféconds, rafle tout ou presque tout, à l'heure des successions, et s'enrichit de toute une longue patience harpagonesque.

N'est-on pas quelque peu en droit d'avancer qu'il y a là comme une façon de mauvais exemple ? Buffon est mort... depuis quelque temps, et nous ne sommes plus assez candides pour croire, avec lui, que toute la nature et les biens qu'elle contient ont été créés par la Providence pour le seul bénéfice de l'homme, son maître. Mon Dieu, l'homme il est venu en supplément, et à la fin, comme un oubli réparé, et l'on n'imagine plus guère, sans rire, le Démurge réalisant son œuvre des sept jours, pour que, vous et moi, et tous les « rois des animaux », prétendions, de toute éternité, qu'Il n'a jamais travaillé qu'afin de nous être agréable. Ce n'est pas parce que l'homme a soif que le grain de raisin contient le vin de septembre. Ce n'est pas parce qu'il est gourmand que les abeilles s'exténuent à architecturer des rayons, et s'affairent, sans désemparer, dans la cire et le miel. Si elles besognent ainsi, c'est qu'il y a une autre raison, et qui nous échappe. Il serait vraiment trop extraordinaire que l'usine-ruche fabriquât, parce que ses artisans songent à tout moment : « Vite, vite, l'humanité a besoin du miel ! »

Il faut convenir qu'il y a là un secret. A défaut de pouvoir l'éclairer, on est bien tenu de reconnaître que ces charmantes et si diligentes bêtes passent leur vie à

amasser, bien naïvement, un avoir qui leur est toujours dérobé, et que cette déconvenue ne les corrige point, et qu'elles continuent à empiler des deniers d'or fluide pour cet impitoyable perceuteur qu'est le maître du rucher.

C'est en regardant la ruche que le paysan, et bien d'autres aujourd'hui, tous Français épargneurs qui ne mettent plus leurs économies en circulation, et les conservent pour se les faire, *in fine*, subtiliser par l'Etat dévorant, c'est en regardant la ruche, dis-je, que ceux-là devraient mieux se rendre compte de la malice à la Gribouille dont il faudra bien, un jour ou l'autre, qu'ils soient victimes. Et la relation entre l'épargne et les méthodes de l'abeille est si fondée que, même dans les cas où l'épargne est la plus raisonnée, la plus sage, c'est l'abeille que l'on voit reparaître comme symbole de l'économie. Je n'en veux pour témoin, entre d'autres, que la médaille de la Caisse d'Epargne et de Prévoyance de Paris, caisse fondée en 1818 et que j'ai sous les yeux. On y voit une ruche ! Fort bien. Mais quand l'épargne est sotte, quand elle ne rapporte rien, et quand l'épargneur a grossi, sans en jouir, un magot que guette la fiscalité, et qu'elle aura, c'est quand même et toujours à la ruche qu'il faut revenir, et à son miel que nous mangerons, et à ses hôtesses, en vérité bien bonnes filles, qui ne cessent de se tuer de fatigue, au seul avantage de nos... contributions, si directes !!!

Un tel point de vue peut choquer, cela s'entend. Virgile, les poètes, les fabulistes, Napoléon I^{er}, ont porté l'abeille si haut ! Oui, *a priori*, il semble que chicaner la «topaze ailée» soit bien téméraire, et il est assez malaisé, n'est-ce pas, de faire admettre qu'une telle multitude d'hommages soient autant d'idées préconçues. On tiendra donc pour une boutade paradoxale, extravagante, cette opinion que l'«esprit de ruche» est un esprit d'avare, et même de la plus aveugle imprévoyance à force même de paraître prévoyant, puisque, toujours et fatalement, c'est le *taxcollector*, le fisc au grand gosier, le parasite-homme qui vient faire main basse sur les gros sous, et, seul, en profite !

Il va de soi que je n'irai pas raconter tout cela auprès d'une ruche, mais je sais ne m'adresser qu'à des apiculteurs, qui ne sont pas méchants, et qui ne se mettront pas en colère, même pour trouver dans leur irritation contre moi un plaisir savoureux, s'il est vrai que reste actuelle l'antique parole d'Achille : «La colère est douce comme le miel».

Au surplus, si j'ai eu l'infortune de les choquer un peu, rien qu'un peu, nous allons en quelques mots nous retrouver d'accord. Il y a dans ma bibliothèque un très curieux ouvrage. C'est en soixante planches coloriées, classées par divisions et bataillons, portant tous une devise, et improvisés dans la seule nuit du 18 juillet 1789, la collection complète des drapeaux des soixante districts de Paris. La planche 49 représente le drapeau du Marais. Sur plan carré, il porte, aux angles, quatre quartiers, en haut, à droite et à gauche, l'écu royal, la bêche, l'épée et la crosse, en bas, et de même, la balance, la loi et... la ruche tout étoilée d'abeilles.

La passion du bonheur et de la liberté... pour plus tard, après de grands labeurs et de durs déboires, sans doute, en tout cas, le sentiment d'un impérieux devoir civique, la nécessité morale d'édifier les temps nouveaux, non peut-être point pour en bénéficier soi-même, mais pour que les enfants et les enfants des enfants y soient plus heureux, c'est tout cela qui a inspiré l'artiste fiévreux — probablement Moreau le Jeune — dans le moment où, quatre jours après la prise de la Bastille, il

crayonnait et enluminait ces insignes de districts parisiens et y voulait voir l'abeille tournoyer au-dessus de la ruche. Aujourd'hui, nous pouvons ranimer, traduire au clair, le sentiment qui conduisait sa main. Oui, à cet homme, il semblait que la ruche fût là, à sa place, dans la broderie en couleurs, parmi les symboles qui parleraient au peuple, à la nation: la ruche où l'on travaille pour *que le miel soit*, avec sa douceur, avec sa saveur, sans réclamer de lui aucune délectation personnelle, mais pour qu'un jour il serve à... quelqu'un, pour qu'il répande, dans le monde, dans le temps, de la joie, de la santé, de la vie! Tout comme les abeilles, ceux qui s'étaient battus au faubourg Saint-Antoine, sous la vieille prison abhorrée, pressentaient bien que l'on ne bâtit pas le grand rêve de l'harmonie humaine aussi vite que l'on démolit une citadelle insolente. Ils concevaient que, leur œuvre, ils l'entreprenaient bien plus pour qu'elle aboutît, dans la suite des âges, que pour qu'elle les récompensât demain. Loi s'abord! Loi du travail, qui réjouit le cœur de l'homme, comme le vin, et qui, avec le miel, réjouit celui de l'abeille! Travailler, travailler! Pour soi? Il est possible. Pour les autres? Il est certain. Mais enfin, *travailler*, produire, créer de la bonté, de la beauté: c'est l'essentiel. Et ainsi vivre, bien vivre en persévérant dans l'effort, et puis mourir, satisfait d'avoir œuvré.

Voilà. C'est en me penchant sur ces étendards populaires de 1789, que je rends à l'abeille ce qui lui est dû. Qui sait jusqu'où va son intelligence? Ne se rend-elle pas compte à sa manière que son labeur ajoute à la lumière du monde, que son perpétuel courage élargit des coulées de soleil à la surface de la terre, et que cela suffit, et qu'elle n'a pas à se soucier d'autre chose, et qu'elle aura bien mérité la vie, et qu'elle l'aura dignement remplie, si, un soir, elle voit s'approcher l'ours velu, ou l'homme, résolus à la dépouiller, ou même si, bien caché dans quelque asile inviolable, son trésor inutilisé se perd, vainement saturé de mille essences: pommiers subtils, acacias enivrants, trèfles agrestes, sainfoins légers, sapins résineux, bruyères de terre pauvre, aux arômes violents! Qu'importe! qu'importe le destin des sucs, ne dussent-ils que rendre. aux vents qui passent sur le miel, l'âme spirituelle des fleurs!

Allons, disons-le sans réticence: le miel, c'est l'esprit, c'est la distillation de l'intelligence, c'est la recherche de la perfection, c'est le zèle de pensée qui butine, qui va partout chercher le bien, le mieux, qui monte dans la clarté, qui redescend vers le laboratoire. C'est à la fois la science et l'art, puisque, dans l'atelier des abeilles, la loi du nombre distribue avec une exactitude géométrique et une proportion parfaite la fonction et le dessin de la cellule. Le miel et la ruche, c'est le bourdonnement du calcul et de l'imagination, la volonté tendue vers l'utilité de l'œuvre, et l'on pense au savant qui s'épuise en enquêtes, à l'inventeur qui raffine en lui l'idée-mère d'une découverte, à ceux-là qui savent bien que leurs créations leur vaudront l'ironie et l'ingratitude, mais qui pourtant travaillent, parce qu'ils ont la connaissance que le fiel de leurs amertumes sera, un jour, le miel des hommes.

C'est l'abeille, qui, en fin de compte, a raison, dans le Gâtinais, en Savoie, ailleurs, et partout. Son désintéressement est beau. Sa leçon est grande. Comme elle, par la forte pensée, par l'étude qui ne se lasse point, faisons notre miel. Et puis laissons au temps la mission de l'épurer encore. S'il est de qualité, on peut être assuré que l'avenir en saura doré de bonnes tartines.

D^r Lucien Graux — Avril 1935

La Ruche

A E. Alphandéry.

Mon verger, au bout du hameau,
N'abrite qu'une seule ruche ;
Son toit de paille a pour chapeau
Le fond vernissé d'une cruche ...
Ce primitif matériel

Me suffit puisque quand je dîne
Je puis frotter d'un peu de miel
Le pain doré de ma tartine.

J'ai pour voisin un châtelain,
Richissime propriétaire
D'un bois, d'un étang, d'un moulin,
Au milieu d'une immense terre.
De ses droits de seigneur jaloux,
Dans ce grand morceau de nature
Il prodigue pièges à loups,
Fossés, murailles et clôture.

Mais des rôdeurs et des gamins
S'il peut encor sauver ses treilles,
Comment fermer tous les chemins
Par où cheminent les abeilles ?

Aussi du nouveau Carabas,
Sans peur de procès ni d'amendes,
Mille voleurs qu'on ne voit pas
Vont butiner les plates-bandes !

Selon le temps et la saison
Ils s'en vont prélever leur dîme
Sur la commune floraison
Ou sur la plante rarissime.

Ils vont sur les pommiers fleuris
Cueillir le sucre nécessaire ;
Et les jours pluvieux et gris
Font leur récolte dans la serre.

Et dans mon humble coin je ris
De ce voisin qui se démène ;
Je m'amuse fort du mépris
Qu'il doit avoir pour mon domaine :
Car, grâce aux petits messagers
Qui, se moquant de toute embûche,
Pillent ses bois et ses vergers,
Tout son château tient dans ma ruche !

Miguel Zamacoïs – Novembre 1921

